

## Les âges du désir féminin dans les discours littéraires et médicaux du second XIX<sup>e</sup> siècle

Dans sa *Physiologie des amoureux*, qui connut un grand succès en 1841, Étienne de Neufville distingue sur un ton badin différentes temporalités du désir :

Ainsi on n'aime point  
A dix-huit ans comme à quarante,  
A la ville comme au village,  
Au printemps comme en automne, [...]  
Au sortir du séminaire ou du couvent, comme au sortir du Lycée ou de St-Cyr,  
Ignorant comme lettré,  
Avec l'esprit du merveilleux, comme celui du positivisme,  
Avec toute la virginité de ses sensations, comme avec la flétrissure des voluptés vénales<sup>1</sup>

Cette chansonnette légère reflète un imaginaire typologique du désir au XIX<sup>e</sup> siècle, ancré dans tous les discours sociaux, éducatifs, médicaux, mais aussi littéraires, selon lequel le désir, et en particulier le désir féminin, devrait se métamorphoser de manière radicale en fonction des âges de la femme. Le XIX<sup>e</sup> siècle établit donc ainsi des différences de nature extrêmement tranchées entre le désir des jeunes filles, celui des épouses-mères et celui des femmes ménopausées. C'est cette temporalité du désir inscrite dans les évolutions physiologiques d'un corps de femme qui nous intéressera ici : il s'agira de montrer comment le XIX<sup>e</sup> siècle a créé à travers les discours sociaux, médicaux et romanesques un imaginaire du corps féminin désirant déterminé par des cycles temporels. On se demandera donc : pourquoi le XIX<sup>e</sup> siècle cherche-t-il à instaurer des âges du désir féminin ? On verra que cette physiologie fantasmée justifie une morale très stricte, relayée par tous des récits médicaux et littéraires qui imposent des âges de désir (de la puberté à la ménopause), et des âges sans désir pour les femmes. Chaque saison doit avoir ses voluptés spécifiques, réglées avec un soin chirurgical ; tout désir hors de saison devient danger mortel. Cette conception du désir charnel féminin fait de la fille d'Ève une créature absolument soumise à son impérieuse physiologie ; son désir n'est plus, comme au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'expression de sa liberté, mais devient au contraire le signe d'une dépendance absolue au corps et à ses changements. Dans cette conception déterministe et très temporelle du désir féminin au XIX<sup>e</sup> siècle, la vie sexuelle d'une femme se résume à trois grandes périodes fixes : avant de pouvoir procréer, pendant, et après ; dans cette typologie des saisons du désir, seul se justifie celui de la femme féconde.

Dès les premières pages de sa *Physiologie du mariage*, Balzac rappelle sur le mode humoristique le discours médical de son temps :

La vie de la femme se partage en trois époques bien distinctes : la première commence au berceau et se termine à l'âge de nubilité ; la seconde embrasse le temps pendant lequel une femme appartient au mariage ; la troisième s'ouvre par l'âge critique, sommation assez brutale que la Nature fait aux passions d'avoir à cesser. Ces trois sphères de l'existence étant, à peu de choses près, égales en durée<sup>2</sup>.

L'écrivain précise ensuite que ces périodes vont d'un an à dix-huit ans, puis de dix-huit à quarante ans [sic], et enfin de quarante ans à la mort. Après un bref rappel du discours

---

<sup>1</sup> Neufville, Étienne de, *Physiologie des amoureux*, Bruxelles, J. Géruzet, 1841, p. 18.

<sup>2</sup> Balzac, Honoré de, *Physiologie du mariage*, Paris, Charpentier, 1838, p. 21.

médical sur « les époques » du désir féminin, nous montrerons donc comment doivent désirer au XIX<sup>e</sup> siècle une petite fille, une jeune fille, une épouse féconde, une femme tout juste ménopausée et une vieille femme, en insistant tout particulièrement sur les dangers que représentent dans les imaginaires du XIX<sup>e</sup> siècle les périodes dites de « transition » que sont la puberté et la ménopause.

## Les « époques » du discours médical

Notre réflexion part du discours médical, dont une partie informe les autres discours sociaux. Il modélise en particulier les représentations de la plupart des écrivains : les auteurs s'inscrivent entre culture savante et culture orale traditionnelle, de même d'ailleurs que les médecins.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, la médecine est obnubilée par le dimorphisme sexuel, c'est-à-dire par la conception d'une différence physiologique fondamentale entre le corps des hommes et celui des femmes ; faisant du corps masculin la norme, ce discours pathologise le corps féminin, comme l'a montré Michel Foucault dans son *Histoire de la sexualité*.

Le discours médical perçoit la physiologie féminine selon une double temporalité :

- Selon une temporalité cyclique, à l'échelle mensuelle, des « époques ». Le Docteur Raciborski écrit ainsi un ouvrage sur la « ponte spontanée », mécanisme de l'ovulation qui est découvert dès 1846 par Pouchet ; la femme aurait, comme tous les mammifères féminins, des périodes de rut (initiées par les règles qui seraient les chaleurs de la femelle humaine) durant lesquelles son corps se met à désirer pour être fécondé. Les périodes non fécondes seraient des périodes sans désir.
- Selon une temporalité linéaire, à l'échelle de la vie, qui obéit cependant à la même logique des « époques » : la femme saine ne désire que lorsqu'elle est féconde.

S'instaure donc une norme qui régule le désir féminin du point de vue temporel, en l'enserrant dans une cyclicité rassurante, selon laquelle la femme ne peut désirer qu'à une petite période donnée et prévisible, durant laquelle son désir est utile et explicable car il est subordonné à la fécondation. Entre ces périodes fécondes, le corps féminin désirant devient pathologique, en proie à des crises qui menacent non seulement sa santé mais sa vie. Le Docteur Moreau de la Sarthe souligne, comme tous ses contemporains, la fragilité d'« un sexe, dont la vie entière est une suite de révolutions et de crises trop souvent funestes<sup>3</sup>. » Les médecins s'attachent à contrôler ce corps en révolution, mais aussi à l'écouter pour mieux lui venir en aide. Le psychiatre Daniel Delanoë, dans son récent ouvrage sur l'histoire de la ménopause, résume ainsi les positions des médecins : « On peut faire dire ce qu'on veut au langage du corps. [...] Ce qui est en jeu, c'est le statut des femmes comme sujets, avant, pendant et après leur fertilité<sup>4</sup>. »

Selon un jeu d'influences réciproques, le discours médical et les autres discours sociaux, notamment littéraires, agissent les uns sur les autres. Le discours médical relaie croyances populaires et métaphores littéraires sur les saisons du désir, tandis que beaucoup de romanciers lisent les ouvrages médicaux pour y puiser images et matière ; les âges du désir

---

<sup>3</sup> D<sup>r</sup> Moreau de la Sarthe, *Histoire naturelle de la femme*, Paris, L. Duprat, 1803, vol. 1, p. 3.

<sup>4</sup> Delanoë, Daniel, *Sexe, croyances et ménopause*, Paris, Hachette littératures, 2006, p. 200.

féminin circonscrits par la médecine deviennent ainsi des *topoi* pour les éthopées et les prosopographies, mais aussi des germes d'intrigue, comme dans *La Femme de trente ans* de Balzac ou encore *Le Premier amour d'une jeune fille* de Mie d'Aghonne.

Nous allons maintenant étudier plus précisément ces âges du désir, selon l'ordre chronologique établi par médecins, pédagogues et romanciers (pour ces derniers, avec parfois bien sûr l'ambiguïté propre au discours littéraire).

### Le temps des désirs en germe : éducation à la vertu et petites filles précoces

Dans son *Livre des mères de famille et des institutrices sur l'éducation pratique des femmes*, Mademoiselle de Lajolais, insiste au sujet des petites filles : « L'éducation proprement dite est l'apprentissage de la vertu<sup>5</sup>. » ; elle incite donc mères et institutrices à « former de bonne heure les enfants à vaincre l'habitude de désirer<sup>6</sup> ! » Toute l'éducation des petites filles consiste à éloigner d'elles le dangereux désir, et à les préserver absolument des choses du sexe ; ce qui fait écrire à Flaubert dans son *Dictionnaire des idées reçues* : « ÉTALON : Pour les petites filles, cheval plus gros qu'un autre<sup>7</sup>. »

Pourtant, lorsqu'on regarde de plus près les romans, les petites filles ne sont que rarement des anges dépourvus de sexe. On est bien loin des petites filles modèles de la Comtesse de Ségur. Le siècle est hanté par le spectre de la petite fille vicieuse, la plus grande transgression de l'innocence qu'il lui soit donné de concevoir ; certains médecins prescrivent jusqu'à la clitoridectomie sur les petites masturbatrices. Qu'on songe aux innombrables enfants « précoces » chez Zola, comme Louise dans *La Joie de Vivre*, Nana, ou encore Reine dans *Fécondité*... Chez Edmond de Goncourt, Chérie est une petite fille hystérique, qui éprouve avant sa première communion une véritable « passionnette » pour le secrétaire de son grand-père, révélant ainsi les « forces providentielles qui, dans l'être féminin, bien avant qu'il soit une femme, préparent et élaborent les tendresses pour l'homme<sup>8</sup>. »

Dans *Chérie* comme dans de nombreux romans naturalistes, souvent teintés d'un fond d'anticléricalisme mâtiné de misogynie, c'est moins l'arrivée des règles qui fait de la petite fille une « grand demoiselle », que la première communion, extase fort terrestre qui marque l'entrée dans le monde des désirs de plus en plus charnels de la jeune fille.

### La complète métamorphose de la puberté : le temps des désirs violents mais innommés

On note l'abondance de la littérature sur les jeunes filles, qui confine à l'obsession. La notion même de jeune fille se développe au XIX<sup>e</sup>, où l'on élabore une véritable physiologie de la jeune fille, dont le corps est désormais vu relativement à celui des garçons (dont le corps inquiète également, comme le montre l'obsession de l'onanisme qui engendrerait une perte de semence mortelle ; cependant, on recommande au garçon une sexualité active, bien avant le temps du mariage). La jeune fille est dépeinte comme un être d'attente, qui ne deviendra femme qu'au contact de l'homme, le soir de ses noces.

On lit ainsi dans *La Physiologie des amoureux* une définition de la jeune fille qui reflète les mentalités du siècle :

---

<sup>5</sup> Lajolais, Nathalie de, *Le Livre des mères de famille et des institutrices sur l'éducation pratique des femmes*, Paris, Didier, 1843, p. 1.

<sup>6</sup> *Idem*, p. 38.

<sup>7</sup> Flaubert, Gustave, *Dictionnaire des idées reçues, suivi du Catalogue des idées chic*, Paris, Le Livre de Poche, 1997, p. 77.

<sup>8</sup> Goncourt, Edmond de, *Chérie*, Paris, Fasquelle, p. 62.

Savez-vous ce que c'est qu'une jeune fille ? – Une jeune fille est une assez jolie poupée dont la maman tient tous les ressorts, une statue de chair et d'os qui attend son Prométhée, une chrysalide qui peut devenir un délicieux papillon aux ailes diaprées, au vol aérien, aux allures vives et agaçantes ; mais enfin, ce n'est encore qu'une pâle et froide chrysalide, emmaillotée dans mille entraves conventionnelles comme une momie dans ses bandelettes ; c'est, en un mot, quelque chose qui promet beaucoup pour l'avenir, et pour le quart d'heure est souvent moins que rien<sup>9</sup>.

La jeune fille est bien un sujet en sursis, dépourvue d'intériorité tant qu'elle n'a pas subi le mâle qui seul saura l'initier à la volupté. Dans son *Journal*, Michelet fait une peinture similaire d'Athénaïs avant son mariage, vierge et donc absolument imperméable au désir. Flaubert ironise sur cette conception angélique de la jeune fille dans son *Dictionnaire des idées reçues* : « Toutes les jeunes filles sont 'pâles' et 'frêles'. Toujours 'pures'. Éviter pour elles toute espèce de livres, les visites dans les musées, les théâtres et surtout le Jardin des Plantes côté singes. Les jeunes filles, articuler le mot timidement<sup>10</sup>. » Chez certains auteurs comme Flaubert, le discours ambiant sur les âges du désir, et en particulier celui sur la jeune fille, est ainsi tourné en ridicule comme une cuistrerie positiviste.

Un discours concurrent mais tout aussi courant coexiste avec cette rhétorique de la pureté qui préserve les demoiselles du désir. En effet, la jeune fille du second XIX<sup>e</sup> n'est pas seulement une sylphide évanescence : elle a un corps, et ce corps possède des appétits charnels, qu'elle ne peut simplement pas nommer, dans son ignorance. Nombreux sont donc les personnages de jeunes filles qui désirent physiquement, à l'instar de la Marie de Zola dans *Paris*. Adèle Hugo résume dans son journal cette tension qui court le siècle entre la pensionnaire angélique et la Messaline en robe montante :

Tantôt j'ai de violentes aspirations dans le grand idéal, dans une mort pure et glorieuse [...]. Tantôt je rêve la vie brûlée, ardente, violente, vivante, où tour à tour Clésinger, Delacroix, <Arnoux> passent comme des amants<sup>11</sup>.

Cet extrait est écrit entièrement en code secret par la jeune Adèle : le désir physique ne peut se vivre que sur le mode de la duplicité, du secret et de la culpabilité pour les jeunes filles<sup>12</sup>. Il est au bord de l'indicible, pour elles mais aussi pour les hommes qui écrivent à leur sujet ; eux aussi trouvent une manière de code secret stylistique pour le dépeindre.

Voici trois caractéristiques principales de ce désir pubertaire qui a fait couler beaucoup d'encre.

Premièrement, la jeune fille est physiologiquement un être de transition ; la puberté est un âge dangereux, auquel tout se joue. On remarque la rhétorique effrayante du péril imminent, à la limite du conte fantastique, par exemple chez Legouvé, dans son *Histoire morale des femmes* : « Les parents ne peuvent se le dissimuler, la passion est là, imminente, menaçante. Leur fille n'est plus la même<sup>13</sup>. » Pour le docteur Raciborski, la puberté provoque même une « révolution morale » des jeunes filles. Il établit une symptomatologie de la physiologie pubertaire féminine : « Elles commencent pour la première fois à éprouver certains désirs dont elles ne peuvent pas se rendre compte ni savoir quel en est l'objet, ce qui leur donne un embarras que trahissent à chaque instant leurs paroles comme leurs

---

<sup>9</sup> Neufville, Étienne de, *Physiologie des amoureux*, op. cit., p. 14.

<sup>10</sup> Flaubert, Gustave, *Dictionnaire des idées reçues*, op. cit., p. 56.

<sup>11</sup> Hugo, Adèle, *Journal* (28 mars 1852), Paris, Minard, 1968, t. I, p. 51.

<sup>12</sup> Rappelons que l'écriture cryptée est aussi un recours régulier chez des auteurs masculins, pour d'évidentes questions de réserves morales.

<sup>13</sup> Legouvé, E., *Histoire morale des femmes*, Paris, J. Hetzel et C<sup>ie</sup>, 1897, p. 78.

mouvements<sup>14</sup>. » ; il note en particulier les « yeux cernés », l'« exaltation du système sanguin », le « pouls plus rapide », et la « surexcitation des organes sexuels<sup>15</sup>. » On retrouve cette idée dans *Chérie*, où les Goncourt revendiquent d'avoir lu des traités médicaux :

Sous le désarroi momentané des manifestations extérieures avait lieu, dans le corps de Chérie, l'occulte transformation de la fillette en une créature d'amour, en une femme réglée. Chez la petite Parisienne, cette transformation physique apportant la maturité procréatrice est en avance d'un an, de deux ans sur les autres jeunes filles de la France. C'est un fait constaté par la médecine<sup>16</sup>.

Deuxièmement, les désirs de jeune fille sont caractérisés de manière systématique comme vagues, incompréhensibles pour la jeune fille elle-même (ce que démentent les journaux de jeunes filles analysés par Philippe Lejeune). On lit ainsi chez le docteur Brierre de Boismont que la jeune fille est toujours « inquiète et rêveuse, elle ne sait à quoi attribuer les sentiments nouveaux qui l'agitent ; tous ses sens sont en éveil ; une douce chaleur la pénètre ; un prurit inaccoutumé se fixe aux organes de la génération<sup>17</sup> ». On retrouve un discours très similaire, teinté d'une distance amusée, dans *Chérie* :

Un des phénomènes psychiques les plus remarquables de cet état, c'est, chez la jeune fille en voie de formation, le soudain effarouchement lui venant maintenant de la présence, de l'approche d'une personne de l'autre sexe. Chez la femme naissante, à cette heure seulement, la pudeur féminine prend naissance dans un embarras, un trouble, un tourment, un petit effroi de l'homme charmants à étudier<sup>18</sup>.

La troisième caractéristique des désirs de jeune fille est qu'on peut les calmer par une hygiène très stricte. Nombreux sont les médecins et les romanciers qui abondent donc en conseils d'hygiène à l'usage des demoiselles : il s'agit d'occuper l'esprit pour vaincre le corps et de limiter tous les excitants<sup>19</sup>. Ils préconisent donc la gymnastique, la natation, un régime doux, composé essentiellement de lait et de légumes, des saignées, et surtout pas de bal, pas de valse, pas de romans. Il est bon également de développer l'esprit maternel de la jeune fille désirante par la charité et de détourner son esprit de la rêverie par l'étude.

Si ces conseils ne sont pas respectés, si l'on ne préserve pas la jeune fille de ses propres désirs, elle peut tomber dans l'hystérie ou la débauche. Chérie succombe ainsi à son désir par manque d'hygiène, comme le montre la signification obscène de son envie de cornichons :

Parfois en ces heures de contemplation amoureuse d'elle-même, [...] il se déclarait à l'improviste chez Chérie un désir excentrique, une envie de choses toutes terrestres, dont le besoin de satisfaction immédiat, soudain, la violentait et mettait dans sa tête l'obsession d'une idée fixe. [...] Il était venu à la jeune fille, tout à coup, le goût dépravé de manger des cornichons de l'épicier d'à côté, et non ceux de l'hôtel qui n'étaient pas assez vinaigrés, oui, de manger des cornichons en mangeant de la mauvaise bière.<sup>20</sup>

---

<sup>14</sup> D<sup>r</sup> Raciborski, *La Puberté, l'âge critique et la ponte chez la femme et les mammifères*, Baillière, 1843, p. 102.

<sup>15</sup> *Idem*, p. 105.

<sup>16</sup> Goncourt, Edmond de, *Chérie*, *op. cit.*, p. 102.

<sup>17</sup> D<sup>r</sup> Brierre de Boismont, *De la menstruation considérée dans ses rapports physiologiques et pathologiques*, Paris, G. Baillière, 1842, p. 2.

<sup>18</sup> Goncourt, Edmond de, *Chérie*, *op. cit.*, p. 102.

<sup>19</sup> Avec beaucoup d'ironie dans le cas des prescriptions de Homais à l'égard d'Emma Bovary, qui échouent toutes l'une après l'autre.

<sup>20</sup> *Chérie*, *ibid.*, p. 203.

Si la signification sexuelle de la métaphore est évidente, et ferait le bonheur d'un psychanalyste, on relèvera surtout le pouvoir de l'image, qui permet une représentation oblique du désir de la jeune fille que l'on ne peut pas dire frontalement. L'envie de cornichons est le symptôme d'une physiologie troublée, d'un corps malade, soumis à des « envies de femme grosse » : le désir inassouvi détraque le corps féminin.

L'idée est récurrente selon laquelle vient un âge où la jeune fille a physiologiquement la nécessité impérieuse de tomber amoureuse, sous peine de... mort ! Chérie meurt d'ailleurs à 19 ans de ne pas avoir été fécondée : « un illustre médecin, le spécialiste des maladies nerveuses, répondait [...] : - L'ovulation appelle la fécondation, n'est-ce pas ? Donc les jeunes filles formées auxquelles on ne donne pas de maris... Les parents sont étonnants, parole d'honneur... ils trouvent extraordinaire qu'elles meurent quelquefois de cela<sup>21</sup>... »

Il est nécessaire de marier la jeune fille, pour qu'enfin ses désirs de plus en plus pressants puissent trouver une satisfaction concrète qui les calme et les canalise ; seule une sexualité procréatrice peut combler ce gouffre d'attente qu'est le désir de la jeune fille<sup>22</sup>.

### Le désir de la femme mariée : le temps du «pot-au-feu cantharidé<sup>23</sup> »

Contrairement à la jeune fille, cantonnée à son rôle d'oie blanche ou réduite à ses flueurs blanches, l'épouse est perçue comme une femme en droit de désirer, à condition d'abord qu'elle soit féconde. Comme l'écrit encore Neufville, dans sa *Physiologie des amoureux*, « Si la jeune fille est le rêve, la femme est le désir, le désir de toutes les heures, désir pur, désir sensuel, désir caressé, désir combattu, désir ardent, désir crépusculaire, mais c'est toujours le désir, qui, véritable protégée, revêt toutes les formes imaginables<sup>24</sup>. » Femme mariée et désir sont bien synonymes dans les imaginaires du siècle, et l'on notera au passage la récurrence du thème de la lune de miel dans les physiologies, les romans et les traités médicaux : le mari doit toujours prendre garde, lorsqu'il initie sa jeune épouse à la sexualité, à ne pas réveiller trop brutalement la furie qui dort en chaque femme. Nous verrons ici néanmoins que la perception de la femme mariée est celle qui évolue le plus rapidement dans les mentalités, en parallèle avec la notion de couple conjugal qui connaît de grands bouleversements dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Si l'épouse est d'abord considérée comme une mère en puissance, dont le désir est absolument subordonné à la maternité, petit à petit émerge l'idée d'une épouse-maîtresse, dont le corps a droit au plaisir en dehors de tout impératif de procréation.

### Un désir subordonné à la maternité

Dans une lettre fictive à une jeune mariée en extase dans son « mois de miel », le sévère abbé Bautain écrit : « Vous vous êtes donnée à votre époux, non pour son plaisir seulement ni pour le vôtre, mais dans un but supérieur, à savoir de fonder une famille, où Dieu sera honoré et servi<sup>25</sup>. » Dans le discours du directeur de conscience, le désir féminin doit se mettre uniquement au service de la reproduction. Ainsi dans *Le Docteur Pascal*, à propos de Clotilde : « Au bout de chacun de ses baisers, se trouvait la pensée de l'enfant ; car

---

<sup>21</sup> *Idem*, p. 248.

<sup>22</sup> Rappelons ici encore le non-conformisme de Flaubert pour cette question, puisque les désirs d'Emma Bovary s'accusent après son mariage.

<sup>23</sup> Bourget, Paul, *Physiologie de l'amour moderne*, Paris, A. Lemerre, 1891, p. 50.

<sup>24</sup> Neufville, Etienne de, *Physiologie des amoureux*, op. cit., p. 16.

<sup>25</sup> Bautain, L. (abbé), *La Chrétienne de nos jours. Lettres spirituelles. La jeune fille et la jeune femme*, Paris, Hachette, 1859, p. 144.

tout amour qui n'avait pas l'enfant pour but, lui semblait inutile et vilain<sup>26</sup>. » C'est ce qu'assènent les innombrables manuels conjugaux, guides normatifs à grands tirages destinés à éduquer les masses à l'hygiène, les moraliser, affirmer une norme. Ainsi de *l'Histoire morale des femmes* de Legouvé, qui aborde le désir féminin par le biais des fourmis volantes :

La nature nous donne à ce sujet une leçon charmante. Quand les fourmis sont petites, elles ont toutes des ailes ; le temps des amours arrive, elles s'élèvent dans les airs en couples bourdonnants et s'unissent pendant leur vol ; puis l'oeuvre de la fécondation terminée, elles redescendent sur la terre, et là, elles-mêmes, avec leurs pattes de devant, elles tirent et font tomber leurs petites ailes, légers instruments de leurs amours aériens. Plus de courses à travers le ciel, plus de volages tendresses, la vie sérieuse a commencé pour elles, elles sont mères<sup>27</sup>.

Cette psychologie de la fourmi qui brise ses ailes lorsqu'elle devient mère reflète une conception exclusive de la maternité : la mère n'a plus droit au désir. Pourtant, certains discours sociaux modèrent cette idée. Si la femme enceinte est presque partout interdite de volupté, l'épouse peut à nouveau désirer dès après ses relevailles : ainsi le docteur Villemont explique-t-il, dans un chapitre intitulé « Du devoir des mariés » : « Après les travaux de l'enfantement, la femme ne se souvient plus des douleurs qu'elle y a souffertes, et ses vidanges ne sont pas plutôt écoulées, qu'elle attaque derechef son mari, et qu'elle lui livre amoureusement la bataille<sup>28</sup>. » Un passage de *Fécondité* de Zola illustre cette théorie :

Attendri, Mathieu regardait Marianne. Elle lui revenait donc, le devoir accompli, ayant achevé de mettre au monde l'enfant, en le nourrissant de sa chair. C'était l'épouse, l'amoureuse au réveil, redevenue femme, avec la sensation si gaie du sevrage, un printemps nouveau, une terreneuvell e posée, une fois encore frémissante de fécondité<sup>29</sup>.

Pour la femme mariée zolienne, le désir n'est donc pas problématique en lui-même : désirer, c'est aussi vouloir plus de vie, aimer l'humanité et vouloir la continuer sagement. Au fil du siècle, le désir de l'épouse est progressivement détaché de la procréation.

### *Vers le mariage d'amour et la fraude conjugale : le droit au désir sans procréation*

Il y a bien une évolution chronologique dans la perception du désir conjugal : plus on avance dans le siècle, plus il est question de mariage d'amour et donc d'érotisme entre les époux, non subordonné à la procréation. Le couple conjugal uni car amoureux reprend l'idéal romantique. La famille bourgeoise se compose désormais d'un couple érotisé et d'une progéniture réduite, comme le montre l'immense succès de Gustave Droz, *Monsieur, Madame et Bébé*. De plus en plus de médecins se montrent tolérants vis-à-vis de la « fraude conjugale ». Dans *Fanny*, dès 1858, Ernest Feydeau peint une scène d'amour physique... conjugal surprise par l'amant épiant à la fenêtre. Legouvé résume : « [Le mariage] confond l'amante et la maîtresse dans un seul personnage, qui est l'épouse<sup>30</sup>. »

---

<sup>26</sup> Zola, Émile, *Le Docteur Pascal*, Paris, Gallimard, Folio Classiques, 1993, p. 262.

<sup>27</sup> Legouvé, Ernest, *Histoire morale des femmes*, op. cit., p. 89.

<sup>28</sup> D' Villemont, *L'Amour conjugal*, Paris, Librairie des publications nouvelles, 1882, p. 66.

<sup>29</sup> Zola, Émile, *Fécondité*, Paris, Charpentier, 1899, p. 343.

<sup>30</sup> Legouvé, Ernest, *Histoire morale des femmes*, op. cit., p. 140. La scène de ce roman d'Ernest Feydeau mériterait une analyse approfondie, puisque ses répercussions dramatiques seront essentielles pour la compréhension du personnage masculin y assistant. Nous nous limiterons néanmoins ici à signaler l'appréciation négative de Legouvé (à travers l'emploi du verbe « confondre »), qui prouve que le désir conjugal reste à beaucoup d'égards surprenant – ou à tout le moins remarquable – pour tout témoin extérieur au foyer.



Cependant, cette évolution des mentalités a des limites : si la femme en âge de procréer a désormais le droit de désirer en-dehors des impératifs de maternité, la femme qui perd sa fécondité se voit retirer presque immédiatement son droit au désir.

### Le temps critique ou « l'automne d'une femme »

La notion de ménopause apparaît en 1821 ; le mot est employé par le médecin Charles-Pierre-Louis Gardanne, *De la ménopause ou de l'âge critique des femmes*. Il vient du grec (*menos* et *pausis*) et signifie l'arrêt des règles. Ce néologisme remplace l'expression « âge critique », que Gardanne juge péjoratif. La ménopause est rapprochée de la puberté, comme une grande révolution du corps de la femme qui doit bouleverser sa vie entière, bien au-delà de sa sexualité. Le docteur Raciborski intitule ainsi un chapitre de son *Traité* « Hygiène de la puberté et de la ménopause ». On peut y lire : « Il est curieux, dis-je, de voir ces exagérations sensorielles se reproduire en dehors du but qui les explique. Ainsi des phénomènes analogues se manifestent au moment où le lien qui unissait cet appareil à la vie générale va se briser, comme au moment où il se noue<sup>31</sup>. » Deux points de vue principaux coexistent : l'un, selon lequel cette période de transition est « l'automne de la femme », la dernière flambée éclatante de ses désirs, et le second, selon lequel tout désir qui se prolonge au-delà de la période féconde de la femme est un symptôme pathologique.

### Regain des désirs : les dernières flammes

En 1892, Marcel Prévost intitule *L'Automne d'une femme* son roman sur une femme qui tombe amoureuse à l'aube de sa ménopause ; il réactive la vieille métaphore des saisons pour dire le temps qui passe sur le corps féminin, mais pour faire de la ménopause une saison hors saison, un âge hors d'âge, qui défie la linéarité du temps : « Un printemps s'animait, s'échauffait à la veille de son automne. Une âme d'amoureuse lui naissait sur le tard, ravivait en elle le goût et la science de plaire. [...] Et le miracle s'accomplissait ; elle n'avait plus d'âge, elle avait la jeunesse immortelle de celles qui se sentent aimées<sup>32</sup>. » Cet automne peut donc être un flamboyant printemps.

Autre expression souvent employée pour désigner la ménopause, « l'âge critique » marque le caractère de tournant décisif de cet âge où les désirs sexuels peuvent subitement s'éveiller, s'ils ne l'avaient pas été à la puberté. Ainsi chez Jules Rouquette, dans *L'alcôve et le confessionnal* : « Mais qui l'eût cru ? Cette madame Guesdon ! à près de quarante ans. [...] Il paraît que c'est l'âge critique. Ça vous retourne une vertu comme un coup de vent un parapluie par temps d'orage<sup>33</sup>. » Si la métaphore bourgeoise du parapluie retourné a vocation humoristique, la mention du « temps d'orage » peut apparaître comme un élément dysphorique : le désir féminin infécond suscite un rire qui flirte avec l'angoisse.

### Condamnation d'un désir devenu inutile

Le désir de la femme ménopausée devient problématique car il est considéré comme « inutile ». S'il ne pose pas problème dans les romans du XVIII<sup>e</sup> siècle comme *Le Paysan Parvenu*, où une femme d'âge critique courtise Jacob avec succès et sans nulle réprobation, au XIX<sup>e</sup> siècle, il est plutôt conçu comme une « crise » inquiétante. Hors de toute sexualité reproductive, le désir féminin est pathologisé ; c'est pourquoi la ménopause est régulièrement

---

<sup>31</sup> D' Raciborski, *Traité de la menstruation, ses rapports avec l'ovulation, la fécondation, l'hygiène de la puberté et de l'âge critique, son rôle dans les différentes maladies, ses troubles et leur traitement*, Paris, Baillière, 1868, p. 109.

<sup>32</sup> Prévost, Marcel, *L'Automne d'une femme*, Flammarion, Paris, 1925 [1892], p. 77.

<sup>33</sup> Rouquette, Jules, *L'Alcôve et le Confessionnal*, Paris, Dubois, 1887, p. 50.



associée à la fureur utérine. Puisque son sang ne coule plus, on craint que la femme ménopausée ne soit victime d'un engorgement ; on lui prescrit donc des saignées, et en particulier l'application de sangsues sur la vulve. Ainsi, le docteur Montalban intitule l'un des chapitres de son ouvrage « De la ménopause ou âge critique de l'érotisme ou folie amoureuse que l'on observe à cette période de transition<sup>34</sup> » ; il y écrit que « Cette période franchie, la femme n'a plus de sexe, pour ainsi dire. Elle ne vit plus, au point de vue génital, que par les souvenirs et les habitudes acquises. »

Le docteur Raciborski, théoricien de l'ovulation, s'applique également à délégitimer ces désirs :

Tous les désirs qui survivent à l'évacuation menstruelle ne sont que des produits de l'imagination, et non la manifestation d'un véritable besoin provoqué par la nature dans l'intérêt de la génération. Aussi tous les actes, eussent-ils l'apparence d'être le plus vivement désirés, sont alors absolument improductifs. Les femmes qui, cédant à l'entraînement de leur imagination, continuent à se livrer aux excès vénériens nonobstant l'assoupissement complet de la faculté de la reproduction, s'exposent à contracter des maladies graves. Les congestions utérines qui en résultent, ne pouvant plus se dissiper par l'hémorragie périodique qui autrefois aurait pu leur servir de crise, se terminent souvent par des engorgements qui donnent lieu ensuite à des ulcérations, au prolapsus de la matrice, à des pertes plus ou moins abondantes, etc. Ainsi, toutes les femmes qui comprennent leurs intérêts doivent contenir leurs désirs dès qu'un légitime espoir de postérité leur a été ravi par la cessation de l'évacuation menstruelle<sup>35</sup>.

Les médecins – et certains romanciers – prescrivent donc aux femmes ménopausées le même régime lénifiant qu'aux jeunes filles : de la gymnastique, une promenade le matin, un régime lacté, de sages travaux pour l'esprit, de la piété à dose journalière mais homéopathique, et de la charité, pour continuer leur maternité veuve. Il s'agit de les éloigner des choses du sexe, nuisibles pour des patientes dont les nerfs sont forcément à vif dans cette crise de leur corps. Une partie de la littérature hérite de ce discours médical (et parfois le nourrit) ; ainsi dans *Fécondité*, Constance vit tous les symptômes médicaux de la ménopause relevés par les médecins de l'époque : « Des flots de sang lui montaient au visage, des frissons brûlaient sa chair, elle passa des nuits troublées de désirs, elle qui n'en avait jamais eu. Etait-ce, grand Dieu ! sa fécondité, sa maternité qui revenait ? » Celle qui se croit enceinte, est en réalité sujette à une ménopause précoce, châtement pour avoir trop fraudé. Elle reste seule, abandonnée par son mari qui se détourne de cette épouse qui ne fonctionne plus, avec « sa rage de n'être plus une femme<sup>36</sup>. »

On retrouve ce thème dans les chansons humoristiques d'Octave Pradels, blagues boulevardières qui connurent un grand succès en 1889. Ainsi, dans la chanson intitulée avec une pompe ironique sur fond de revanche patriotique « Les Victimes du Devoir », on tourne en dérision la sexualité exigeante d'une femme ménopausée : « Infortuné mari, dont l'épouse archiblette / Brûle encor de désirs, malgré cinquante étés, / Tu montes à l'assaut des maigres voluptés / Avec l'entrain d'un veau qu'on mène à la Villette<sup>37</sup> ! »

On note la très grande récurrence en littérature du motif de la mère ménopausée dont l'amant épouse la fille : dans *Paris* de Zola, *l'Automne d'une femme* (fille adoptive), *Madame Meuriot*, Mme Bourjot dans *Renée Mauperin*... Les textes sous-entendent que la nature reprend ainsi ses droits : le désir est réservé à la jeunesse féconde et une femme sur le point de

---

<sup>34</sup> D' Montalban, *La Petite Bible des jeunes époux*, Paris, Flammarion, 1885, p. 104.

<sup>35</sup> D' Raciborski, *La Puberté, l'Âge critique et la Ponte chez la femme et les mammifères*, op. cit., p. 356-357.

<sup>36</sup> Zola, Émile, *Fécondité*, op. cit., p. 438.

<sup>37</sup> Pradels, Octave, *Pour dire entre hommes*, Paris, C. Marpon et Flammarion, 1890, p. 31.

n'être plus ni jeune ni féconde n'a pas le droit de désirer<sup>38</sup>. Ainsi dans *L'Alcôve et le confessionnal*, où Marguerite et sa mère la comtesse sont toutes deux amoureuses du bel Alfred malgré leur dévotion : « La pure enfant avait frémi devant cet inceste moral dont elle se croyait coupable. Elle, la rivale de sa mère ! Ce fait épouvantable dépassait tout ce que son imagination virginale pouvait percevoir de plus hideux<sup>39</sup>. » L'horreur augmente avec l'âge de la femme désirante ; les désirs de vieille dame sont présentés comme une monstruosité qui prête à rire – ou à frémir.

### Les désirs de vieille dame : le temps des sorcières

Le désir du vieil homme ne suscite pas de réprobation violente, quand il n'est pas encouragé par le discours médical : ainsi, le docteur Villemont écrit qu'« un vieillard de soixante-dix ans sera encore en état de caresser une jeune fille et de lui faire un enfant, si pendant sa jeunesse il n'a pas pris trop de liberté avec les dames<sup>40</sup>. » Le désir de la vieille dame, au contraire, soulève le blâme immédiat ; il est taxé de ridicule : comme chez l'abbé Bautain qui évoque « le spectacle ridicule et le scandale d'une ardeur surannée et d'une passion romanesque en cheveux blancs<sup>41</sup> » (remarque qui ne concerne que les femmes... de cinquante ans !). La vieille femme désirante se voit accablée des mots les plus violents, à l'instar de l'un des « monstres parisiens » de Catulle Mendès, une actrice de soixante ans, folle amoureuse d'un Chérubin de vingt ans, pour qui elle fait tous les sacrifices et qu'elle élève vers la gloire, sans obtenir la moindre reconnaissance du personnage ni du narrateur : « Elle était immonde de l'avoir voulu, abjecte de l'avoir pris<sup>42</sup>. » Dans *Paris* de Zola, la jeune mais disgracieuse Camille Duvillard dit en regardant sa mère, la belle Ève, dont elle est jalouse et vole l'amant pour en faire son mari : « Ah ! ne me parlez pas de ces vieilles dames qui semblent encore jouer à la poupée, fardées, habillées en communiantes. Au fond, toutes des ogresses ! Je les ai en horreur<sup>43</sup>. » Ogresse ou sorcière, la vieille femme désirante est ainsi souvent transformée en monstre dévorateur de chair fraîche dont la maternité révolue ne peut plus guère modérer les ardeurs enflammées.

N.B. : Nous avons choisi de ne pas traiter le thème foisonnant de la vieille fille, qui pourrait faire l'objet d'une étude à part, tant elle est traitée d'une manière spécifique.

### Conclusion

Dans les mentalités du XIX<sup>e</sup> siècle, le désir change radicalement de nature selon les âges de la femme. Comment et pourquoi le XIX<sup>e</sup> siècle élabore-t-il ces saisons du désir ? La raison nous semble simple : lier désir féminin et fécondité permet d'asservir la sexualité féminine à la procréation. Il s'agit de régler la vie sexuelle des femmes en fonction de cet impératif collectif de perpétuation de l'espèce.

Cette notion de temporalité du désir est couplée avec un imaginaire du corps féminin calqué sur le contexte politique : la physiologie féminine incarne la succession de révolutions qui parcourt le siècle. Le discours social transpose à l'échelle d'une vie et d'un corps de

---

<sup>38</sup> Dans *Renée Mauperin*, cependant, cette configuration constitue un arrangement social, qui n'empêche pas l'amant de garder parfois l'amour pour la femme ménopausée, contre la jeune fille.

<sup>39</sup> Jules Rouquette, *L'Alcôve et le Confessionnal*, *op. cit.*, p. 103.

<sup>40</sup> D<sup>r</sup> Villemont, *L'Amour conjugal*, *op. cit.*, p. 170.

<sup>41</sup> Bautain, L. (abbé), *La Chrétienne de nos jours. Lettres spirituelles. La jeune fille et la jeune femme*, *op. cit.*, p. 141.

<sup>42</sup> Mendès, Catulle, *Monstres parisiens*, « Narcisse Dangerville », Paris, Flammarion, 1883, p. 21.

<sup>43</sup> Zola, Émile, *Paris*, Paris, Gallimard, 2002, p. 276.

femme les bouleversements extrêmement violents qui remettent en question de manière cyclique toute l'économie du corps social : la puberté et la ménopause sont le 1789 et le 1848 de la physiologie féminine.

Il convient en dernier lieu d'apporter certaines nuances à la généralisation du discours sur les âges du désir féminin. Tout d'abord, les mentalités évoluent au cours du siècle, et les discours se modifient selon les décennies : le corps de la jeune fille Second Empire n'est pas le corps de la jeune fille Ordre Moral. De plus, certains romanciers, à l'instar de Flaubert ou de Villiers de l'Isle-Adam, ironisent sur ce discours positiviste, et le relativisent, notamment par une « ambiguïté » de tous les discours, en particulier des discours médicaux. Cette indécidabilité axiologique contamine les descriptions du désir féminin, et tournent en ridicule les typologies et autres physiologies. Enfin, une littérature féminine, voire féministe, prend de plus en plus d'ampleur au cours du siècle ; les textes de Sand, puis de Rachilde, de Lucie Delarue, d'Odette Dulac, d'Anna de Noailles, ou encore de Colette, apportent un point de vue tout à fait différent sur la question des âges du désir féminin, rejetant les simplifications et rectifiant les préjugés des auteurs masculins.

Il me semble que depuis les années 1960 environ, avec la légalisation de la pilule et plus tard l'institutionnalisation de l'éducation sexuelle, le rapport au corps des jeunes filles est plus serein qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, dans une France où la virginité ne représente plus une valeur économique. Cependant, j'émet l'hypothèse que le corps des femmes ménopausées suscite toujours une forme de mise à l'écart ; c'est ce qu'illustre le très récent ouvrage de Mona Chollet, *Les Sorcières*.

Lucie Nizard